

CINÉMA ET SOCIÉTÉ EN ESPAGNE L'HOMMAGE À FERNANDO FERNÁN GÓMEZ À LA FIN D'UN SIÈCLE DE CINÉMA (1896-1996)

EMMANUEL LARRAZ

Université de Bourgogne

La célébration du centenaire de l'apparition du cinéma, fêtée officiellement en 1996 en Espagne, en souvenir de la première projection à Madrid, en mai 1896, lors des fêtes de la San Isidro, a suscité comme partout dans le monde, le désir d'établir un bilan de l'existence hasardeuse du septième art. Une enquête parmi les membres de la profession a permis de sélectionner quarante-deux films considérés comme des œuvres fondamentales par l'ensemble des personnes interrogées. Les résultats de tels sondages sont toujours discutables, et ils n'ont pas manqué de faire naître des polémiques dans la presse à propos de certains titres dont l'absence peut surprendre et même choquer.

Il faut bien reconnaître cependant que tous les films retenus (dont la liste est donnée en annexe) sont importants. Comme l'écrivait fort justement le prestigieux critique du *País*, Angel Fernández Santos : "No están todos los que son, pero son todos los que están".

Si Luis García Berlanga est toujours le cinéaste le plus admiré par ses pairs, Ana Mariscal la seule réalisatrice reconnue, Rafael Azcona le meilleur scénariste, Luis Alcaide le photographe le plus prestigieux et Francisco Rabal l'acteur le plus populaire, Fernando Fernán Gómez est le seul dont le nom apparaisse à plusieurs reprises, à la fois comme acteur exceptionnel et comme metteur en scène de très grand talent.

UN ACTEUR CHEVRONNÉ ET "NATUREL"

Considéré comme un "comédien extraordinaire" par les membres du Jury qui lui ont décerné en 1995 le Prix *Príncipe de Asturias de las Artes*, Fernando Fernán Gómez a toujours vécu dans le monde du spectacle. Fils d'une actrice madrilène, Carola Fernán Gómez, il est né en 1921 au Pérou par les hasards d'une tournée théâtrale, et a été déclaré quelques jours plus tard à Buenos Aires. Ce n'est qu'en 1984, à l'âge de 63 ans qu'il a demandé à retrouver sa nationalité espagnole. Il avait vécu jusqu'alors avec un passeport argentin. Ayant appris le métier d'acteur de théâtre pendant la guerre civile dans une école dirigée par les anarchistes de la CNT, il a fait ses débuts au cinéma en 1943, à vingt-deux ans, dans *Cristina Guzmán*, un film de Gonzalo Delgrás qui, comme le rappelait la romancière Carmen Martín Gaité dans *El cuarto de atrás*, marqua toute une génération de jeunes filles qui s'identifiaient à l'héroïne, la courageuse Cristina Guzmán, "professeur de langues étrangères".

A partir de cette date, Fernando Fernán Gómez, qui va épouser en 1954 la chanteuse María Dolores Pradera, tourna sans interruption avec tous les grands metteurs en scène de cette époque : José Luis Sáenz de Heredia (*El destino se disculpa* (1945), *Bambú* (1945), *La mies es mucha* (1948), *Los ojos dejan huella* (1952), *Los gallos de la madrugada* (1971)), Edgar Neville (*Domingo de Carnaval* (1945), *El último caballo* (1948), *La ironía del dinero* (1955)), Carlos Serrano de Osma (*Embrujo* (1946), *La sirena negra* (1947)), Rafael Gil (*La noche del sábado* (1950), *La otra vida del capitán Contreras* (1954), *Un adulterio decente* (1969)), José Antonio Nieves Conde (*Balarrasa* (1950), *Rebeldía* (1953), *El inquilino* (1957))

Issu d'une famille modeste, élevé par sa grand-mère et sa mère célibataire, Fernando Fernán Gómez qui aspire à une certaine aisance matérielle, fait preuve pendant de longues années d'une véritable boulimie de travail. Il lui arrive de mener de front une carrière théâtrale et le tournage de films. Il passe alors ses matinées dans les studios et joue au théâtre le soir, deux fois par jour, à 19 heures et 22 heures.

Au cinéma il se considère au départ desservi par un physique fort éloigné des canons de la beauté masculine de l'époque. Il est roux et il se trouve laid, ce qui l'amène à se spécialiser, dans un premier temps, dans les rôles comiques. Il rêve alors d'égaliser le succès du grand acteur comique Miguel Ligeró, partenaire d'Imperio Argentina dans les premiers films parlants espagnols, une sorte de Mickey Roney espagnol. N'ayant ni l'allure martiale ni l'air mystique, il craint de ne pouvoir s'imposer à une

époque où les plus gros budgets vont aux films d'exaltation patriotique et de propagande religieuse.

Il va cependant obtenir ses deux premiers grands succès avec une comédie militaire d'abord : *Botón de ancla* (1947) de Ramón Torrado et un mélodrame clérical : *Balarrasa* (1950) de José Antonio Nieves Conde où il joue le rôle d'un légionnaire qui se convertit et devient prêtre. Ce dernier film qui connut un très grand succès commercial en Espagne fut même présenté au Festival de Cannes en 1951 et diffusé en France en 1955 sous le titre de *Dom Xavier le légionnaire*. Il pâtit sans nul doute du succès à la même époque de *Mort d'un cycliste* de Juan Antonio Bardem qui montrait que la société espagnole était en train de changer et qui avait impressionné le public français. Les quelques critiques que suscita *Balarrasa* en France ne s'attachèrent guère à la qualité de l'interprétation, se contentant le plus souvent de condamner le caractère "puérilement moralisateur du film". La revue *Radio-Cinéma-Télévision* se contenta par exemple de publier un synopsis à l'appui de cette affirmation et dans le but de se moquer de ce cinéma de propagande religieuse :

Un légionnaire bagarreur et courageux comme il se doit, menant — nous dit-on — une vie de plaisirs faciles, est un soir touché par la grâce : ayant joué avec un camarade son tour de garde, ce dernier meurt d'une balle égarée. Deux ans après, notre légionnaire entre au séminaire. Quelques années passent, mais avant de lui conférer les premiers ordres, ses supérieurs le renvoient dans sa famille. Or cette famille, du genre "bonne famille", est en train de fort mal tourner... Notre séminariste s'empresse donc de ramener dans le droit chemin le frère qui fait du trafic de devises, la petite sœur qui délaisse le bon fiancé pour un garçon plus séduisant et la grande sœur qui paiera néanmoins de sa vie une imprudence plus grave¹

Mal connu à l'étranger, Fernando Fernán Gómez apparaît très vite dans le monde des acteurs espagnols comme un personnage singulier. Comédien avant tout, il a tourné, comme nous l'avons vu, avec tous les metteurs en scène de l'époque qui s'étaient mis au service du régime, et il a toujours exprimé son admiration pour J.L. Sáenz de Heredia, cousin de José Antonio Primo de Rivera, le metteur en scène de *Raza* sur un

¹ *Radio-Cinéma-Télévision*, n°300, octobre 1955.

scénario du général Franco et l'un des plus fervents défenseurs de la mémoire du Caudillo. Mais c'est ce même acteur qui accepte, alors que le succès prodigieux de *Balarrasa* l'a déjà transformé en grande vedette, de tourner dans *Esa pareja feliz* (1951) le premier film de deux débutants : Juan Antonio Bardem et Luis García Berlanga, qui est un véritable manifeste contre le cinéma pompeux et grandiloquent qu'encourageaient alors les dirigeants du *Département National de Cinématographie*. Fernando Fernán Gómez est déjà considéré, à cette époque, comme un acteur "intellectuel" du fait qu'il fréquente assidûment le café *Gijón* de Madrid où il passe de longues heures à discuter avec des écrivains tels que les poètes José García Nieto et Gerardo Diego ou le romancier Camilo José Cela. Il s'agissait "d'une île de liberté" selon la belle définition de Francisco Umbral, d'une sorte d'Université parallèle où Fernando Fernán Gómez qui avait dû se lancer dans la vie active dès l'âge de dix-sept ans a beaucoup écouté, énormément appris et a reçu des encouragements à se lancer à son tour dans l'aventure de l'écriture.

Cet acteur qui manifeste ainsi son goût du débat intellectuel semble avoir pris très tôt ses distances avec la société née du franquisme triomphant qui tentait d'imposer l'ordre moral. Epris de liberté, il prend par exemple la parole aux célèbres *Conversations de Salamanque*, organisées en 1955 dans l'Université de cette ville pour tenter de faire le point sur la situation du cinéma espagnol, afin de réclamer davantage de respect pour les acteurs, un peu plus de "prestige social". En termes soigneusement choisis pour raisons de censure, il dénonce alors le rejet, de la part d'une société frileuse et guindée, des comédiens qui vivent selon d'autres critères moraux

Il est évident qu'aujourd'hui en Espagne il existe entre la morale traditionnelle du comédien et la morale de la société moyenne, une divergence plus accentuée que dans d'autres pays ¹.

Cet acteur "intellectuel", plus cultivé que la plupart de ses pairs réfléchissait également à la pratique de son métier. C'est ainsi qu'il écrivit, en 1946, un article sur le naturel, dans lequel il dénonçait la confusion qui s'était installée selon lui en Espagne chez les acteurs de cinéma qui

¹ *Cinema Universitario*, n°2, 1955 cité par Jesús Angulo et Francisco Llinás in *Fernando Fernán Gómez. El hombre que quiso ser Jackie Cooper*, San Sebastián, Ed. Manicomio-Libros de cine. Patronato Municipal de Cultura. República Argentina, 2 -20004.

confondaient le naturel et l'impassibilité : "L'acteur qui prétend être moderne évite les expressions et les mouvements violents, forts et marqués ; il en arrive dans de nombreux cas à stéréotyper sur son visage une expression unique, à la façon du comique Buster Keaton et il parle avec une voix artificielle et monotone¹.

Contre ce faux naturel, Fernando Fernán Gómez préconise l'observation de la vie même, dans le but d'essayer de la transposer à l'écran dans toutes ses nuances. Nous avons par ailleurs sur le talent précoce de cet acteur le précieux témoignage du cinéaste Carlos Serrano de Osma qui tourna avec lui notamment *Embrujo* et *La sirena negra* et qui considérait qu'il appartenait à la catégorie des acteurs "réfléchis" qui construisent leur interprétation afin qu'elle semble naturelle : "Il connaissait le personnage d'une façon approfondie et l'interprétait avec une technique dramatique apprise je ne sais où, mais qui était celle qui convenait à chaque situation"² Dans un livre de mémoires intitulé *El tiempo amarillo* et publié en 1990, Fernando Fernán Gómez livre ses réflexions sur les difficultés de son métier, les efforts pour apprendre les textes, la dureté de la vie d'acteur de théâtre, spécialement lors des tournées en province. Il évoque également les joies qu'il procure, la griserie des applaudissements tout d'abord qui rassurent et le "mystérieux plaisir que l'on ressent lorsque l'on incarne un personnage et que l'on se sent envahi par lui". Il s'agit sans doute affirme-t-il du seul métier au monde où l'aliénation peut procurer du plaisir".

Il s'agit également d'un métier où les positions ne sont jamais acquises et où il faut prouver, chaque fois que l'on joue, la réalité de son talent. La carrière de Fernando Fernán Gómez a d'ailleurs connu un certain déclin au cours des années soixante. En 1963, vingt-cinq ans après ses débuts dans la profession, il se retrouve ruiné après une série d'échecs tant au cinéma où il s'était lancé dans la mise en scène, qu'au théâtre. Ayant par ailleurs signé une pétition contre la répression des mineurs aux Asturies, il fut considéré comme "rouge" et mis à l'index. Il ne reçut, au cours de l'année 1964, aucune proposition de tournage. Sa carrière allait prendre un nouvel essor au début des années soixante-dix et plus précisément après le tournage en 1972 d'*Ana y los lobos* avec Carlos Saura. Il incarnait dans ce film le personnage de Fernando, le mystique qui rêvait de convertir et de dominer la jeune Ana qu'interprétait Géraldine

¹ *Cine Experimental*, n°7, mars 1946, cité par Jesús Angulo et Francisco LLinás, op. cit. p 175-177.

² *Nuestro cine*, n°94, février 1970.

Chaplin. Carlos Saura, impressionné par la performance de l'acteur, confirmait les observations de Carlos Serrano de Osma et disait avoir été surpris par sa méthode de travail. Alors qu'il peut donner l'impression d'être fondamentalement intuitif, il s'agit en fait d'un acteur réfléchi et extrêmement conscient à tout moment de son art.

Après le succès d'*Ana y los lobos*, Fernando Fernán Gómez va être redécouvert par une nouvelle génération de metteurs en scène qui l'admirent et lui offrent des rôles à la mesure de son immense talent. Carlos Saura tourne deux autres films avec lui : *Mamá cumple cien años* en 1979 qui reprend l'essentiel des personnages grotesques d'*Ana y los lobos* et *Los zancos* (1984), film avec lequel il remporta le Prix d'Interprétation au Festival de Venise. Il reçoit également, cette même année 1984, le Prix d'Interprétation du Festival de Berlin pour son travail dans *Stico* de son vieil ami et complice Jaime de Armiñán. Fernando Fernán Gómez avait participé à l'écriture du scénario de ce film étrange où il joue le rôle d'un vieux professeur de droit qui, pour échapper aux problèmes matériels qui l'assaillent, réussit à se faire accepter comme esclave par l'un de ses anciens étudiants devenu homme d'affaires.

L'une de ses compositions les plus réussies est celle du personnage du vieil apiculteur dans le premier long métrage de Víctor Erice *L'esprit de la ruche*, où il réussit à rendre palpable la profonde détresse et l'échec profond de ceux qui, comme le père des deux fillettes qu'il incarne, se sont murés dans la solitude et le silence à la fin d'une guerre qu'ils ont officiellement gagnée. Il tourne également trois films importants avec Manuel Gutiérrez Aragón : *Maravillas* (1980), *La noche más hermosa* (1984) et surtout *La mitad del cielo* (1986) où il est extraordinaire dans le rôle du vieil amant et confident de l'ambitieuse Angela Molina.

Citons encore parmi les films remarquables qu'il a tournés au cours de cette seconde étape de sa longue carrière : *El anacoreta* (1976) pour lequel il reçoit le Prix d'Interprétation au Festival de Berlin, *Esquilache* (1988) de Josefina Molina, *El rey pasmado* (1991) d'Imanol Uribe et *Belle époque* (1992) de Fernando Trueba qui a remporté en 1993 l'Oscar du meilleur film étranger à Hollywood. Extraordinaire de vérité est son interprétation d'un vieux comédien ambulant dans *El viaje a ninguna parte* (1986), un film qu'il a par ailleurs écrit et mis en scène lui-même et qui lui a valu un véritable triomphe à la fois comme acteur et comme cinéaste.

La preuve de l'immense prestige dont il jouit depuis est administrée par le fait que son nom est le seul qui apparaisse cinq fois, associé à la

L'hommage à Fernando Fernán Gómez à la fin d'un siècle de cinéma

liste des films considérés comme les plus importants de l'histoire du cinéma espagnol. Il est cité trois fois comme acteur dans *El espíritu de la colmena* (1973), *El viaje a ninguna parte* (1986) et *Belle époque* (1992) et deux fois comme metteur en scène de *El extraño viaje* (1964) et de *El viaje a ninguna parte* (1986).



El viaje a ninguna parte

(Laura del Sol, Fernando Fernán Gómez et José Sacristán)

UN METTEUR EN SCÈNE LONGTEMPS MAUDIT

La reconnaissance a été tardive pour cet acteur écrivain qui était passé très tôt de l'autre côté de la caméra, et la mise en scène cinématographique qui a été sa véritable passion lui a fait connaître bien des déboires. Avant les lauriers qui l'ont couronné en 1986, année faste où il présente deux films qui ont la faveur du public : *Mambrú se fue a la guerra* et *El viaje a ninguna parte*, Fernando Fernán Gómez n'avait connu, comme metteur en scène, qu'un seul succès commercial relatif avec *Mi hija Hildegart* (1977) qui se classait deux ans plus tard au dix-septième rang des films espagnols qui avaient obtenu les meilleures recettes. Il s'agissait de son dix-huitième long métrage, et cet acteur célèbre avait connu un bon nombre de revers depuis qu'il s'était lancé dans la mise en scène en 1953.

N'ayant pu suivre les cours de l'Ecole de Cinéma, il avait décidé en effet, cette année là, de se former en se lançant à ses frais dans le tournage d'un premier film, *Manicomio*. Il s'agissait de l'adaptation de plusieurs récits sur la folie écrits par E. Allan Poe, Alexandre Kuprin et l'écrivain surréaliste espagnol Ramón Gómez de la Serna. Fernando Fernán Gómez était encouragé à ses débuts par des cinéastes tels que Pedro Lazaga et Carlos Serrano de Osma ainsi que par le romancier Camilo José Cela qui accepta même de faire une brève apparition à l'écran. Le cinéaste néophyte écrivit le scénario, interpréta et filma ce premier long métrage qui fut un échec total. Nullement découragé, il recommença la même année à écrire, interpréter, tourner et produire un deuxième film, historique cette fois, *El mensajero*, dont l'action se situait au début du XIX^{ème} siècle, pendant la Guerre d'Indépendance. Ce fut un nouvel échec, mais il apprenait les rudiments du métier et il réussit même à trouver un vrai producteur pour son troisième film. Il s'agissait d'une adaptation d'un roman humoristique de Wenceslao Fernández Flores, *El malvado Carabel* (1955). Ce ne fut pas non plus un grand succès, mais Fernando Fernán Gómez qui jouait le rôle principal de Carabel, un brave employé de bureau qui après avoir été renvoyé s'efforçait en vain de devenir méchant, eut du moins la satisfaction de ne plus perdre d'argent.

Il connut enfin la réussite en 1958 avec *La vida por delante*, suivi de *La vida alrededor* (1959), deux comédies aigres-douces qui évoquent les tribulations d'un jeune couple dans l'Espagne des années cinquante. Le modeste succès commercial avait été assuré dans les deux cas par la popularité des deux vedettes, Fernando Fernán Gómez lui-même et la pulpeuse actrice argentine Analía Gadé qui avait déjà été sa partenaire dans

un grand nombre d'autres films. Ces deux comédies se situent dans la lignée du premier film "réaliste" de Bardem et Berlanga, *Esa pareja feliz*, dans lequel Fernando Fernán Gómez avait tenu l'un des rôles principaux. Il s'agissait de montrer par le biais d'un humour qui s'était d'ailleurs assombri, toutes les difficultés auxquelles se heurtait un couple de la petite bourgeoisie madrilène dans sa quête du bonheur tel que tentaient de l'imposer les normes sociales du moment : fonder un foyer, avoir beaucoup d'enfants et accéder aux premiers délices de la société de consommation.

L'humour naît du décalage qui apparaît à l'écran entre ces images de rêve et la dure réalité. La satire se fait plus mordante lorsque l'on suggère aux spectateurs que l'Espagne toute entière vit dans le mensonge et le culte des apparences. Tout le monde semble tricher et bâcler son travail, et ceux qui tentent de se faire une place au soleil connaissent bien des déceptions. Ainsi, rien ne marche dans l'appartement ridiculement petit dans lequel le couple a emménagé. L'ascenseur est en panne, la porte est mal ajustée, le plâtre tombe du plafond et les meubles commencent à se dégingluer les uns après les autres, dans une séquence qui évoque irrésistiblement une scène de *La noche des petits bourgeois* de Bertold Brecht. La première voiture du couple, le célèbre "biscúter" n'est que la caricature d'une vraie voiture. L'institution familiale hors de laquelle il n'y avait officiellement pas de salut dans l'Espagne franquiste est également ridiculisée, dans les limites autorisées par la censure toujours vigilante. *La vida por delante* fut salué par les critiques de la revue progressiste *Cinema Universitario* qui y virent "un véritable film social". *La vida alrededor* tourné l'année suivante a déjà un ton plus grave, et joue davantage sur l'humour noir et l'absurde qui faisaient à l'époque le succès du célèbre hebdomadaire satirique *La Codorniz*. Un petit garçon est venu égayer le foyer de Josefina et d'Antonio, mais il dévore aussi une part énorme du maigre salaire du mari qui n'arrive plus à joindre les deux bouts. Il commence à délirer, ce qui provoque le rire des spectateurs, mais dénonce également une société profondément corrompue qui met en danger la santé mentale des individus. L'on comprend sans peine que de tels films aient irrité les milieux les plus conservateurs. Fernando Fernán Gómez a affirmé lors d'interviews récentes que sa propre maison de distribution qui était sous le contrôle de l'Opus Dei avait saboté la carrière commerciale de ces deux films qui déplaisaient aux intégristes.

Il tourna ensuite deux adaptations d'œuvres de théâtre, *Sólo para hombres* (1960) d'après une pièce de Miguel Mihura et *La venganza de don*

Mendo (1961) d'après l'une des comédies les plus populaires de Pedro Muñoz Seca. Encouragé par la nomination au Ministère de l'Information et du Tourisme de Manuel Fraga Iribarne en 1962, et l'arrivée du "libéral" José María García Escudero à la direction de la cinématographie nationale, il se lança à nouveau dans la réalisation de deux films fort ambitieux : *El mundo sigue* (1963) et *El extraño viaje* (1964). Le premier de ces films dont le scénario avait été interdit par le gouvernement précédent d'Arias Salgado est un mélodrame réaliste et presque "naturaliste", d'après le metteur en scène lui-même, sur la vie des petites gens dans les villes de l'Espagne de l'après-guerre. Fernando Fernán Gómez s'était inspiré d'un roman homonyme de Juan Antonio de Zunzunegui, un écrivain phalangiste qui, selon le cinéaste, était celui qui avait exprimé le mieux l'échec de la société franquiste. Ce film voulait montrer la vie des gens ordinaires et leurs problèmes quotidiens de subsistance. L'humour s'est fait très sombre dans ce mélodrame qui dénonce les effets destructeurs d'une société où l'argent est roi et où les pauvres ne peuvent que rêver de gagner le gros lot tandis qu'un grand nombre de femmes doivent se prostituer pour survivre. La tonalité du film était donnée, dès la fin du générique, par une citation du *Guide des pécheurs* de Fray Luis de Granada : "Tu verras les innocents maltraités, les coupables pardonnés, les bons méprisés, les méchants honorés et sublimés. Tu verras les pauvres et les humbles abattus et la faveur l'emporter partout sur la vertu".

Malgré la pieuse référence, ce film qui était par trop dérangeant fut lui aussi boycotté par les distributeurs qui ne le programmèrent jamais dans la capitale. Il fut redécouvert, à vingt ans de distance, en 1982, à l'occasion d'un hommage de la télévision espagnole à l'œuvre de Fernando Fernán Gómez. La revue hebdomadaire *Cambio 16* parla alors de "redécouverte d'un génie". Evoquant avec sobriété dans ses mémoires les difficultés qu'il avait rencontrées, le cinéaste rappelle simplement que "les autorités trouvaient l'évocation de la vie des pauvres gens *délicate* et les exploitants des salles *peu rentable*". Il avait néanmoins pris la décision de tourner ce film qui lui tenait à cœur pour fêter ses noces d'argent avec la profession d'acteur dans laquelle il était entré à dix-sept ans, en 1938.

Après ce sombre mélodrame, Fernando Fernán Gómez était vite revenu, avec *El extraño viaje* (1964) à l'humour grinçant et même macabre que l'on retrouvait à cette même époque dans les films de son vieil ami Luis García Berlanga. Il s'agit cette fois d'un chef-d'œuvre indiscutable qui a été, comme nous l'avons vu, retenu dans la liste des films les plus importants de l'histoire du cinéma espagnol. Fernando Fernán Gómez qui

pour une fois n'y interprète aucun personnage, car il s'est entièrement consacré à la mise en scène, s'y montre l'égal des meilleurs cinéastes qui tournaient alors en Espagne : Marco Ferreri (*El pisito* (1959), *El cochecito* (1960)), Luis García Berlanga (*Plácido* (1961), *El verdugo* (1963) et le maître Luis Buñuel (*Viridiana* (1961)).

Il avait su choisir et diriger de très près d'excellents acteurs. Tota Alba joue à la perfection le rôle d'Ignacia, une riche propriétaire terrienne qui terrorise son jeune frère Venancio (interprété par le cinéaste Jesús Franco) et sa sœur Paquita (Rafaela Aparicio). Carlos Larrañaga joue quant à lui le rôle d'un jeune chef d'orchestre qui vient jouer les dimanches dans le petit village des environs de Madrid où le bal est l'unique distraction. L'humanité présentée est grotesque, et digne des meilleurs "esperpentos" de Valle-Inclán. La répression sexuelle omniprésente est ridiculisée par le metteur en scène qui se moque par exemple des vieux du village quelque peu voyeurs qui attrapent un bon rhume à épier la nuit la fenêtre de la belle Angelines. Ignacia qui rappelle curieusement la tyrannique Bernarda Alba du théâtre de García Lorca a coupé du monde son frère et sa sœur qui vivent reclus et infantilisés dans l'immense maison sur les murs de laquelle elle a fait inscrire des maximes moralisatrices. Il s'avère bientôt qu'elle n'est qu'une hypocrite bien moins vertueuse qu'elle veut bien l'afficher. La face cachée de tout ce petit monde grotesque est révélée dans la deuxième moitié du film, en un long flash-back, au cours duquel Fernando le musicien avoue qu'il était en secret l'amant d'Ignacia dont le cadavre a été retrouvé dans une cuve de vin qui avait fait les délices de tous les connaisseurs du village. L'on découvre alors les images les plus étonnantes du film, les deux amants avec des écouteurs dansant le tango en silence pour ne pas être découverts, Fernando se travestissant afin de mimer pour sa riche maîtresse une présentation de mode féminine. Ce film, l'un des plus importants de tout le cinéma réalisé en Espagne à l'époque de Franco était trop corrosif et allait être victime d'une véritable conspiration du silence. Il ne fut par exemple montré à Madrid qu'avec cinq ans de retard, en 1969, dans un cinéma de quartier où les jeunes critiques de la revue *Nuestro Cine* le découvrirent avec enthousiasme. L'un d'eux, Miguel Marías parlait alors "d'un des rares films qui ait su voir en profondeur la réalité du pays en s'éloignant du naturalisme grâce à l'excès et à la caricature et en donnant une image de la vie espagnole aussi sombre et pessimiste qu'il était possible à travers l'humour noir"¹.

¹ *Nuestro Cine*, n°94, février 1970.

Le véritable sabotage de la distribution de ce film lors de sa sortie en 1964 montrait bien les limites de la politique de "libéralisation" que tentait alors de mener José María García Escudero. En lançant le *Nouveau Cinéma Espagnol* réalisé par de jeunes metteurs en scène issus de l'Ecole Officielle de Cinéma, il s'agissait surtout de montrer au monde que la vieille dictature était capable de se moderniser. Fernando Fernán Gómez qui ne pouvait plus être considéré comme un jeune espoir comprit alors que rien n'avait fondamentalement changé pour les gens de sa génération : Juan Antonio Bardem, Luis García Berlanga et lui-même. Il se lança alors dans la réalisation de films moins ambitieux, en recherchant un succès commercial. Il tourna par exemple des adaptations de pièces à succès : *Los palomos* (1964) d'après une comédie d'Alfonso Paso, *Ninette y un señor de Murcia* (1965) d'après Miguel Mihura, *Mujeres con reparo* (1966) d'après José Alonso Millán, *Cómo casarse en siete días* (1969) d'après Alfonso Paso.

Il s'associe en 1970 à Pedro Masó, un producteur habile, pour tourner *Crimen imperfecto* où il joue en compagnie de l'acteur comique José Luis López Vázquez. En 1974 il tourne *Yo la ví primero*, une comédie érotique à l'espagnole dont le scénario avait été écrit en collaboration avec l'humoriste Chumy Chúmez et le cinéaste Manuel Summers qui est de plus l'un des interprètes. L'année suivante, alors que la dictature s'achève, il tourne son seizième film *La querida* où il joue en compagnie de Rocío Jurado. Fernando Fernán Gómez a continué de tourner dans l'Espagne démocratique et il a connu quelques succès relatifs avec des films tels que *Bruja más que bruja* (1976), *Mi hija Hildegart* (1977), *Cinco tenedores* (1979) et *Mambrú se fue a la guerra* (1986).

El viaje a ninguna parte (1986), considéré comme son chef-d'œuvre, lui a valu la reconnaissance unanime de la profession pour son talent d'acteur et de réalisateur. Il s'agit à la fois d'une œuvre très personnelle dont le scénario a été écrit à partir de sa propre expérience comme acteur et d'une réflexion sur la condition même des comédiens dans une société qui les a longtemps rejetés. Il évoque dans ce film les plus humbles d'entre eux, les baladins qui allaient de village en village et qui devaient disparaître en Espagne dans les années cinquante, époque où ils furent supplantés par le cinéma ambulancier. Fernando Fernán Gómez a su exprimer la grandeur de ces pauvres hères qui trouvaient dans la fréquentation de la poésie dramatique la force de lutter contre la misère et les humiliations. Il s'agit d'un émouvant hommage à des compagnons qui exerçaient, souvent en famille, l'un des plus anciens et des plus durs

métiers du monde, fiers, malgré la misère, de leur indépendance et de la liberté de leurs mœurs. L'histoire est racontée par l'un de ces comédiens, Carlos Galván (José Sacristán) depuis la résidence pour vieillards où il a trouvé refuge. Il se souvient de ses tournées minables dans les cafés des villages avec son vieux père Arturo Galván (Fernando Fernán Gómez), son fils Carlitos (Gabino Diego) et sa compagne Juanita (Laura del Sol). L'une des séquences les plus dramatiques est sans nul doute celle où l'on voit comment ces pauvres comédiens sont balayés par la puissante machine du cinématographe conquérant. Le patriarche Arturo Galván qui a réussi à décrocher un modeste rôle sur le tournage d'un film se fait expulser sans ménagements par le metteur en scène incapable d'apprécier les qualités de son interprétation qu'il a voulue, à tort, la plus théâtrale possible.

Fernando Fernán Gómez témoignait dans cet hommage aux vieux baladins de la formidable accélération de l'histoire à laquelle il a assisté. Les "fils des frères Lumière" qu'aurait pu maudire le vieil acteur humilié avaient, au bout de cinquante ans d'existence à peine, porté de sérieux coups au théâtre millénaire qui avait dû se réfugier désormais dans quelques salles des grandes villes. Lorsque les membres de l'Académie des Arts et des Sciences Cinématographiques d'Espagne couvraient d'honneur Fernando Fernán Gómez, en 1986, pour cet hommage à des artistes admirables éliminés de façon impitoyable par l'évolution des spectacles, ils pouvaient eux aussi s'interroger sur leur propre sort. Au bout d'un siècle d'existence le cinéma espagnol ne touchait que 10% du public qui se pressait encore dans les salles obscures colonisées depuis longtemps par les superproductions d'Hollywood. Le sort même des grands écrans de cinéma naguère conquérants apparaît comme incertain à la fin du XXème siècle. La multiplication vertigineuse des petits écrans et des murs d'images dans les foyers risque bien, à l'orée du troisième millénaire, de rendre à leur tour caducs les temples où l'on célèbre encore dans une obscurité chaleureuse et complice le culte des héritiers des frères Lumière.

Liste des 42 films considérés comme les plus importants de l'histoire du cinéma espagnol depuis l'apparition du cinéma parlant, de 1930 à 1992. Cette liste a été publiée dans le Journal *El País* du 2 juillet 1995.

DE FLORIÁN REY (1930) A FERNANDO TRUEBA (1992)

Année

1 La aldea maldita

1930. La emigración de una aldea castellana a causa de la pobreza en el campo producida por la sequía. **Director:** Florián Rey. **Guión:** Florián Rey. **Fotografía:** Alberto Arroyo. **Intérpretes:** Carmen Vianco, Pedro Larraga, Amelia Muñoz, Pilar G. Torres, Ramón Meca.

2 La Verbena de la Paloma

1935. La popular historia zarzuelésca del chuleta Julián y la mañoia Susana, basada en la zarzuela de Ricardo de la Vega. **Director:** Benito Perojo. **Guión:** Benito Perojo. **Fotografía:** Fred Mandel. **Intérpretes:** Roberto Rey, Miguel Ligeró, Raquel Rodríguez, Selica Pérez Carpio.

3 Nobleza baturra

1935. Los amores entre una rica acomodada y un peón en un pueblo aragonés. **Director:** Florián Rey. **Guión:** Florián Rey. **Fotografía:** Enrique Guerrero. **Intérpretes:** Imperio Argentina, Miguel Ligeró, Juan de Orduña, José Calle, Manuel Luna.

4 Huella de luz

1943. Historia sentimental en el duro Madrid de la posguerra. **Director:** Rafael Gil. **Guión:** Rafael Gil. **Fotografía:** Alfredo Fraile. **Intérpretes:** Antonio Casal, Isabel de Pomés, Camino Garrigó, Juan Espantaleón.

5 La torre de los siete jorobados

1944. Humor, misterio e intriga en el Madrid de finales del siglo XIX. **Director:** Edgar Neville. **Guión:** José Santugini y Edgar Neville. **Fotografía:** Enrique Barreire. **Intérpretes:** Antonio Casal, Isabel

de Pomés, Guillermo Marín, Félix de Pomés, Julia Lajos.

6 Locura de amor

1948. Recreación de cómo entocó Doña Juana de Castilla, hija de los Reyes Católicos, por el amor hacia su marido, el príncipe Felipe el Hermoso. **Director:** Juan de Orduña. **Guión:** Manuel Tamayo, Alfredo Echevaray y Carlos Blanco. **Fotografía:** José F. Aguayo. **Intérpretes:** Aurora Bautista, Fernando Rey, Sara Montiel, Jorge Mistral, Jesús Torresillas.

7 Cielo negro

1951. Extraño drama realista de una pequeña burguesa en el Madrid de la posguerra. **Director:** Manuel Mur Oti. **Guión:** F. Pierrá y González Alvarez. **Fotografía:** Manuel Benquer. **Intérpretes:** Susana Canales, Fernando Rey, Luis Prendes, Teresa Casal, Porfiria Sanchez.

8 Surcos

1951. Primera aventura del cine español sobre la inmigración rural al Madrid de los años cincuenta, narrada con un realismo sobrecogedor. **Director:** José Antonio Nieves Conde. **Guión:** Nativity Zaro y Gonzalo Torrente Ballester. **Fotografía:** Sebastián Perera. **Intérpretes:** Luis Peña, María Asquerino, Marisa de Leza.

9 Bienvenido Mr. Marshall

1952. Cástica farsade la llegada de un imaginario Pan Marshall americano a España. **Director:** Luis García Berlanga. **Guión:** L. G. Berlanga, J. A. Bardem, Miguel Mihura. **Fotografía:** Manuel Benquer. **Intérpretes:** José Isbert, Lolita Sevilla, Eivra Quintilla, Manolo Morán.



Arriba, *La aldea maldita*. Debajo, una escena de *Historias de la radio*.

10 Segundo López

1952. El impacto que los personajes de Madrid provocan en un pueblerino bonachón y divertido. **Director:** Ana Mariscal. **Guión:** L. Mejías y A. Mariscal. **Fotografía:** Valentín Javier. **Intérpretes:** Ana Mariscal, Luisito Esteso, Severiano Población, Toni Leblanc.

11 Sierra maldita

1954. Sangriento drama en un

Cristo. **Director:** Ladislao Vajda. **Guión:** L. Vadja y J. M. Sánchez Silva. **Fotografía:** Enrique Guerrero. **Intérpretes:** Pabito Calvo, Rafael Rivelles, Antonio Vico, José Nieto.

12 Muerte de un ciclista

1955. La tragedia que invade la vida de dos amantes tras atropellar a un ciclista. **Director:** Juan Antonio Bardem. **Guión:** J. A. Bardem. **Fotografía:** Alfredo Fraile. **Intérpretes:** Lucía Bosé, Alberto Closas.

14 Historias de la radio

1955. Retablo sobre la vida española alrededor del fenómeno emergente de la radio y sus concursos en los años cincuenta. **Director:** José Luis Sáenz de Heredia. **Guión:** J. L. Sáenz de Heredia. **Fotografía:** Antonio L. Ballesteros. **Intérpretes:** Francisco Rabal, Margarita Andrey, José Isbert, Angel de Andrés, Luis José Menéndez, Toni Leblanc.

15 Calle Mayor

1956. Burla cruel a la que unos señoritos de casino someten a una solterona de una capital de provincias. **Director:** Juan Antonio Bardem. **Guión:** J. A. Bardem. **Fotografía:** Michel Kelber. **Intérpretes:** Betsy Blair, José Suárez, Yves Massard.

16 Amanecer en puerta oscura

1957. Drama desencadenado en la vida de unos mineros andaluces en el siglo XIX. **Director:** José María Forqué. **Guión:** J. M. Forqué. **Fotografía:** Cecilio Paniagua. **Intérpretes:** Francisco Rabal, Luis Peña, Alberto Farnese, Isabel de Pomés.

17 El pisito

1958. Vicisitudes en torno a la adquisición de un piso en la España en el final de los cincuenta. **Director:** Marco Ferreri e Isidro Martínez Ferry. **Guión:** Rafael Azcona. **Fotografía:** Intérpretes: Mary Carrillo, José Luis López Vázquez, J. Cordero y Concha López Silva.

18 Plácido

1961. Extraña Navidad de un humilde empleado y su familia en una capital de provincias. **Director:** Luis García Berlanga. **Guión:** Luis G. Berlanga y Rafael Azcona. **Fotografía:** Francisco Semper. **Intérpretes:** Castro Sendra (Cassen), José Luis López Vázquez, Eivra Quintilla, Manuel Alexandre.

19 Viridiana

1961. Oscuro idilio entre dos hombres libertinos y una novicia. **Director:** Luis Buñuel. **Guión:** Luis Buñuel y Julio Alejandro. **Fotografía:** José F. Aguayo. **Intérpretes:** Silvia Pinal, Fernando Rey, Francisco Rabal.

20 El verdugo

1963. Visión esperpéntica de la conversión de un verdugo en ejecutado. **Director:** Luis García Berlanga. **Guión:** Luis G. Berlanga y Rafael Azcona. **Fotografía:** Torino Delle Colli. **Intérpretes:** Nino Manfredi, Enma Penella, José Isbert, José Luis López Vázquez.

21 Del rosa al amarillo

1963. El despuente al amor de dos adolescentes. **Director:** Manuel Summers. **Guión:** M. Summers. **Fotografía:** F. Fraile. **Intérpretes:** Cristina Galbó, P. Ojez del Corral.

DE FLORIÁN REY (1930) A FERNANDO TRUEBA (1992)

22 Los tarantos

1963. Tragedia de amor y muerte entre dos familias gitanas barcelonesas rivales de la barriada de Somorrostro. **Director:** Francisco Rovira Beleta. **Gulón:** F. R. Beleta. **Fotografía:** Massimo Dallamano. **Intérpretes:** Carmen Amaya, Sara Lezana, Daniel Martín.

23 La tía Tula

1964. Versión de la célebre novela de Unamuno. **Director:** Miguel Picazo. **Gulón:** Picazo, Hernán, Enciso y Yubero. **Fotografía:** Juan Jullo Baena. **Intérpretes:** Aurora Bautista, Carlos Estrada, Enriqueta Carballeira, Irene Gutiérrez Caba.

24 El extraño viaje

1964. Negrísima historia de sexo y crimen puerberinos. **Director:** Fernando Fernán-Gómez. **Gulón:** Pedro Beltrán. **Fotografía:** José F. Aguayo. **Intérpretes:** Carlos Larraga, Tota Alba, Lina Canalejas.

25 La caza

1965. Metáfora de la guerra civil trasladada a una cacería de conejos. **Director:** Carlos Saura. **Gulón:** Angelino Fons y Carlos Saura. **Fotografía:** Luis Cuadrado. **Intérpretes:** Alfredo Mayo, Ismael Merlo, José María Prada, Emilio Gutiérrez Caba.

26 Tristana

1970. Traslación a la actualidad de la novela de Galdós. **Director:** Luis Buñuel. **Gulón:** L. Buñuel y J. Alejandro. **Fotografía:** José Aguayo. **Intérpretes:** Fernando Rey, Catherine Deneuve.

27 Mi querida señorita

1971. Singular historia de una

solterona que descubre que es un varón. **Director:** Jaime de Armiñán. **Gulón:** J. de Armiñán y José Luis Borau. **Fotografía:** Luis Cuadrado. **Intérpretes:** José Luis López Vázquez, Julieta Serrano, Antonio Ferrandis, Mónica Randall.

28 El espíritu de la colmena

1973. La posguerra española evocada a través del mito del doctor Frankenstein. **Director:** Víctor Erice. **Gulón:** V. Erice y Ángel Fernández Santos. **Fotografía:** Luis Cuadrado. **Intérpretes:** Fernando Fernán-Gómez, Teresa Gimpera, Ana Torrent.

29 Furtivos

1975. Parábola del ocaso del franquismo centrada en el drama de un cazador lurtivo. **Director:** José Luis Borau. **Gulón:** Manuel Gutiérrez-Aragón y J. L. Borau. **Fotografía:** Luis Cuadrado. **Intérpretes:** Lola Gasos, Óvidi Montllor, Alicia Sánchez.

30 El desencanto

1976. Visión interior del franquismo desde el docudrama de la familia del poeta del franquismo Leopoldo Panero. **Director:** Jaime Chávami. **Gulón:** Francisco J. Lucio. **Fotografía:** Teodoro Escamilla. **Intérpretes:** Felicidad Blanch, Juan Luis, Michi y Leopoldo María Panero.

31 Bilbao

1978. Historia lírica ambientada en el mundo de la prostitución y homosexualidad. **Director:** Bigas Luna. **Gulón:** Bigas Luna. **Fotografía:** Pedro Aznar. **Intérpretes:** María Martín, Ángel Jové, Isabel Pisano, Francisco Falcón.

32 La colmena

1982. Recreación de la posguerra a



Jorge Sanz y Victoria Abril, en *Amantes*, de Vicente Aranda.

través de sesenta personajes en torno al café 'La delicia', basada en la novela del mismo título de Camilo José Cela. **Director:** Manio Camus. **Gulón:** José Luis Dibildos. **Fotografía:** Hans Burmann. **Intérpretes:** Francisco Rabal, Ana Belén, José Luis López Vázquez, Rafael Alonso, José Boda, Mary Carrillo, Luis Escobar, Agustín González, Concha Velasco, Charo López.

33 Volver a empezar

1982. La vuelta a España de un

maduro exiliado, premio Nobel de Literatura, y su encuentro con su antigua novia, con la que revive pasiones de antaño. **Director:** José Luis García. **Gulón:** J. L. García. **Fotografía:** Manuel Rojas. **Intérpretes:** Antonio Ferrandis, Encarna Paso.

34 El Sur

1983. Historia intimista de la relación de una hija con el lado oscuro de su propio padre. **Director:** Víctor Erice. **Gulón:** V. Erice. **Foto-**

grafía: José Luis Alcaine. **Intérpretes:** Ómer Antonutti, Sonsoles Aranguren, Rafaela Aparicio, Iciar Bollain.

35 Los santos inocentes

1984. Crudo retrato de ricos y pobres en una finca de Extremadura, en los años sesenta, que sigue fielmente el relato del mismo título del escritor Miguel Delibes. **Director:** Mario Camus. **Gulón:** Antonio Larreta, Manuel Matji y Mario Camus. **Fotografía:** Hans Burmann. **Intérpretes:** Francisco Rabal, Alfredo Landa, Terele Pávez, Agustín González, Juan Diego, Mary Carrillo.

36 ¿Qué he hecho yo para merecer esto?

1984. Duro retrato de los problemas para sobrevivir de varias mujeres en una barriada madrileña durante la transición democrática en España. **Director:** Pedro Almodóvar. **Gulón:** Pedro Almodóvar. **Fotografía:** Ángel Luis Fernández. **Intérpretes:** Carmen Maura, Angel de Andrés López, Verónica Forqué, Chus Lampreave.

37 El viaje a ninguna parte

1986. Peripécia del ocaso de los viejos cómicos de la legua. **Director:** Fernando Fernán-Gómez. **Gulón:** Fernando Fernán-Gómez. **Fotografía:** José Luis Alcaine. **Intérpretes:** José Sacristán, Fernando Fernán-Gómez, Agustín González, María Luisa Ponte, Gabino Diego.

38 El bosque animado

1987. Fresco de personajes de la Galicia rural, basados en la novela de Wenceslao Fernández Flórez. **Director:** José Luis Cuadrado. **Gulón:** Rafael Azcona. **Fotografía:** Xabier Aguirresarobe. **Intérpre-**

tes: Alfredo Landa, Fernando Valverde, Alejandra Grepi.

39 Mujeres al borde de un ataque de nervios

1988. Arquitectónica comedia de la movida madrileña basada en las vicisitudes de tres mujeres. **Director:** Pedro Almodóvar. **Gulón:** Pedro Almodóvar. **Fotografía:** José Luis Alcaine. **Intérpretes:** Carmen Maura, Antonio Banderas, Julieta Serrano, María Barranco, Rossi de Palma, Kiti Manver, Guillermo Montesinos.

40 Remando al viento

1988. Reconstrucción de la célebre noche ginebrina del mes de noviembre de 1916 donde Lord Byron y Mary Shelley convocaron al monstruo de Frankenstein. **Director:** Gonzalo Suárez. **Fotografía:** Carlos Suárez. **Intérpretes:** Hugh Grant, Lizzy McInnerny, V. Peika.

41 Amantes

1991. Despiadado triángulo amoroso ambientado en la España de los años cincuenta y basado en un hecho real. **Director:** Vicente Aranda. **Gulón:** Alvaro del Amo, Pérez Merinero y Vicente Aranda. **Fotografía:** José Luis Alcaine. **Intérpretes:** Victoria Abril, Jorge Sanz, Maribel Verdú.

42 Belle Epoque

1992. El acoso de cuatro hermanas a un muchacho recogido en su casa. La película consiguió un Oscar de Hollywood. **Director:** Fernando Trueba. **Gulón:** Rafael Azcona. **Fotografía:** José Luis Alcaine. **Intérpretes:** Jorge Sanz, Penélope Cruz, Fernando Fernán-Gómez, Anadna Gil, Gabino Diego, Miriam Díaz-Aroca, Maribel Verdú.

